

— «Où je te le jure !... je te le jure ! Eh bien, pourquoi me regardes-tu donc ainsi ? »

— « Et en effet, elle venait de lever sur lui un regard si chargé de tristesse et en même temps si profond qu'il était tout saisi. »

— « Que veux-tu dire ?... Qu'a-t-elle ? se demanda-t-il en détournant les yeux malgré lui. Est-ce qu'elle m'aurait entendu marcher cette nuit ?... Est-ce que par hasard, elle en saurait plus long qu'elle ne veut le laisser supposer ?... Est-ce que par hasard, elle soupçonnerait la vérité... la véritable cause de cette fièvre qui me brûle ?... Est-ce qu'enfin elle aurait deviné ce secret que je lui cache et que pour rien au monde je ne voudrais lui avouer ? »

— « Mais comme il venait de reporter ses yeux sur la jeune fille, il lui vit à présent un visage si tranquille qu'il fut complètement rassuré, c'est-à-dire complètement trompé. »

— « Non, non, elle ne sait rien... elle ne se doute de rien, » se dit-il en respirant plus aisément. »

— « Puis, tout haut : »

— « Voyons, Blanche, pourquoi me regardais-tu de cet air-là ? reprit-il en souriant ; pourquoi me regardais-tu comme si tu voulais lire jusqu'au fond de ma pensée, jusqu'au fond de mon âme... Tu doutes donc encore de moi ?... »

— « Mais Blanche n'eut pas le temps de répondre. »

— « La porte venait de s'entr'ouvrir doucement et Laurent était apparu. »

— « Monsieur, dit-il, M. le duc de Ryon vient d'arriver... »

— « Ah !... J'y vais ! » répondit le jeune homme. »

— « Puis, se levant vivement : »

— « Cette visite semble te surprendre, dit-il en s'apercevant que Blanche n'avait pu réprimer un mouvement. C'est que j'avais oublié de te dire que ce matin, dès la première heure, j'avais fait prier le duc de vouloir bien venir me voir pour certains conseils que je lui ai demandés relativement à nos affaires... Mais je ne te laisserai pas longtemps seule et je serai là bientôt... A tout à l'heure ! »

— « Et, lestement, il s'esquiva. »

— « Mais à peine avait-il refermé la porte que Blanche, à son tour, était déjà debout. »

— « Oh ! mon pauvre André, murmura-t-elle avec un accent douloureux, pourquoi cherches-tu encore à me tromper... à me mentir ? »

— « Des conseils au duc ?... Ah ! oui, certes, il est bien notre ami le plus sûr, le plus dévoué, mais ce ne sont pas des conseils que tu attends de lui... »

— « Mais ce que tu veux lui demander, c'est le nom que tu cherchais cette nuit !... Mais ce que tu veux apprendre de lui, c'est le nom du meurtrier de notre père !... Oh ! va, je sais tout... je comprends tout !... »

— « Puis, sortant très rapidement, elle courut vers le grand salon où elle pensait qu'André avait dû recevoir le duc de Ryon... »

— « Mais comme elle venait de s'en approcher très doucement, elle s'aperçut qu'elle s'était trompée et que cette pièce était vide. »

— « Alors en moins d'une minute elle arriva dans le couloir où, pendant la nuit précédente, elle avait épié et guetté André... dans le couloir sur lequel s'ouvrait la chambre du comte de Chaverny... »

— « A côté de cette chambre, se trouvait celle d'André. »

— « La porte en restant toujours ouverte, rien n'était plus facile à la jeune fille que d'y entrer. »

— « Elle s'y faufila donc sans bruit, puis, marchant sur la pointe des pieds, elle vint coller son oreille contre une porte condamnée qui, autrefois, avait fait communiquer cette chambre avec celle du comte. »

— « Et là, non seulement elle pouvait tout entendre, mais encore tout voir... »

— « En face d'elle, les deux hommes étaient debout, et le duc de Ryon serrait encore très énergiquement, très cordialement la main d'André. »

— « Mon cher enfant, dit-il, vous avez, paraît-il, à me parler... Vous voyez que je ne me suis pas fait attendre bien longtemps... Et maintenant causons... De quoi s'agit-il ? »

— « Et tout en achevant ces mots, M. de Ryon s'asseyait en face d'André. »

— « Très ému, celui-ci semblait hésiter à parler. »

— « Enfin, la voix un peu sourde : »

— « Je dois d'abord, monsieur le duc, dit-il, vous prier de recevoir toutes mes excuses... »

— « Toutes vos excuses ? »

— « Car au lieu de vous faire venir à moi, c'est moi qui aurais dû aller à vous... Mais après la terrible secousse que nous avons éprouvée... mais après cette mort si tragique de notre père, ma pauvre Blanche est restée si faible... »

— « Pauvre enfant ! »

— « Si chancelante... »

— « Mais le duc venait d'interrompre d'un geste. »

— « Oui, oui. Oh ! je comprends ! fit-il doucement. Vous n'osez pas la quitter et vous veillez constamment sur elle... Et vous faites bien, car c'est votre premier devoir de lui donner tout votre dévouement et toute votre tendresse. »

— « Passons donc, et dites-moi, mon cher enfant, en quoi je pourrais avoir le bonheur de vous être utile... »

— « Mais de plus en plus ému, André hésitait encore. »

— « Eh bien, reprit le duc avec surprise, pourquoi vous arrêtez-vous donc ?... On dirait que je vous intimide et que vous n'osez plus parler... Pourquoi ?... Est-ce que vous ne savez pas que j'étais peut-être, que j'étais certainement le plus ancien et le plus intime ami de votre père... de cet infortuné comte de Chaverny, que je pleure aussi comme vous le pleurez ?... Est-ce que vous ne savez pas que l'amitié qui nous liait, et qui ne remontait pas à moins de trente ans, était si vive et si profonde que nous étions comme deux frères et que nous n'avions jamais eu le moindre secret l'un pour l'autre ?... Est-ce que vous ne savez pas que sur un mot il se serait fait tuer pour moi, et que sur un signe j'aurais donné ma vie pour lui ?... »

— « Si, monsieur le duc, si, mon père m'a bien souvent dit tout cela, répondit vivement le frère de Blanche. Et même il lui est arrivé bien souvent aussi de nous dire, depuis la mort de notre mère, que si le malheur voulait que nous le perdions trop tôt à son tour, nous trouverions toujours en vous un cœur pour partager nos douleurs et pour nous aimer presque autant qu'il nous aimait. »

— « Et cependant, André, dit vivement et avec un accent plein de sympathie le duc de Ryon, quand je suis là prêt à vous entendre, là, prêt à me dévouer pour vous, s'il le faut, je vous vois tout à coup, au moment de parler, au moment de m'apprendre ce que vous attendez de moi, pris de je ne sais quelle hésitation, de je ne sais quelle sorte de crainte que je ne m'explique pas... »

— « Voyons, mon enfant, ajouta le duc avec une émotion de plus en plus profonde, parlez-moi franchement, parlez-moi comme vous parleriez à votre père lui-même, car quel que soit le service que vous espérez de moi, je m'engage d'avance à vous le rendre... »

— « Qui sait ! fit doucement André. »

— « Douteriez-vous de ma parole ? »

— « Oh ! non, certes, monsieur le duc, car je connais aussi toute votre loyauté... »

— « Eh bien, alors ? »

— « Mais quand je vous en aurai dit davantage... mais quand vous saurez quel est le service que j'attends de vous, peut-être allez-vous tenir un autre langage, peut-être allez-vous considérer comme un devoir, comme un cas de conscience, de ne me répondre que par un refus... »

— « Je ne vous comprends pas, dit le duc qui regarda le jeune homme avec une extrême surprise. »

— « Eh bien, vous allez me comprendre... Écoutez-moi... »

— « Oui, mon enfant, oui, parlez... »

— « Et il y eut un silence. »

— « Le frère de Blanche était devenu très pâle et pendant quelques secondes tous ses traits se crispèrent comme si, subitement, une immense, une indicible colère venait de s'emparer de lui. »

— « Puis, enfin, lentement et la voix rauque : »

— « Puisque vous étiez le plus ancien et le plus intime ami de notre famille, reprit-il, vous savez, monsieur le duc, quelle tendresse, quel culte, quelle vénération j'avais pour mon père... »

— « Oui, mon enfant... Oui, je n'ignore pas que vous l'aimiez autant qu'il vous aimait lui-même, ce qui est tout dire... »

— « Mais depuis que nous avions perdu si brusquement et si soudainement notre mère... depuis que notre maison, autrefois si heureuse, était devenue si sombre et si triste... enfin, depuis que notre foyer s'était brisé, l'immense affection que j'avais pour lui avait grandi... »

— « Aussi vous devez vous figurer quelle douleur et quel désespoir s'emparèrent de moi quand on nous le rapporta après ce fatal duel... après cette rencontre dont l'issue devait être si tragique pour nous ! »

— « En le voyant la poitrine ensanglantée, une écume rose aux lèvres et les yeux déjà éteints, déjà voilés par la mort, je crus que j'allais devenir fou !... »

— « Puis, deux jours plus tard, ce fut cet horrible et lugubre moment des funérailles où j'éprouvai une telle souffrance et une telle angoisse qu'il me sembla que j'allais mourir aussi... »

— « Depuis lors, je n'ai plus vécu une heure sans sa pensée, sans son souvenir... Depuis lors, je n'ai plus pu traverser ce grand château si silencieux et si désert, ce grand château autrefois si animé et aujourd'hui si vide, sans tressaillir au bruit de mes pas... »

— « Puis, un beau jour, un étrange changement, une étrange métamorphose se fit en moi... »

— « Oh ! certes, j'étais bien toujours désespéré et fou de douleur, mais il y avait aussi des instants où j'étais fou de colère, fou de rage, fou de haine ! »

— « Le duc de Ryon venait brusquement de se redresser et de regarder très fixement André. »

— « Alors, poursuivit celui-ci, je n'avais plus qu'une pensée : venger la mort de mon père... aller à mon tour tuer son meurtrier ! »

— « André ! ne put s'empêcher de s'écrier le duc. »

— « Oui, c'était avec cette pensée-là... avec cette pensée qu'il »